

Marina Salzmänn

Safran

nouvelles

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'AIDES À LA PUBLICATION

OUVRAGE IMPRIMÉ AVEC LE SOUTIEN
DE LA RÉPUBLIQUE ET CANTON DE GENÈVE



AVEC · LE · SOUTIEN
· · · · · DE · LA
VILLE · DE · GENÈVE



« SAFRAN »,
TROIS CENT CINQUANTE-HUITIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE JANINE GOUMAZ, DE BETTY SERMAN ET DE DANIELA SPRING
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEURE : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE : SIMONETTA MARTINI, « SAFRAN », 2012
PIGMENTS SUR TOILE,
160 x 137 CM, DÉTAIL
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-396-3

Tous droits réservés

© 2015 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

WWW.CAMPICHE.CH

CHANTIER

LES TRAVAUX de terrassement ont commencé depuis plusieurs mois à l'endroit où passait le vieux train. NoirNoir et moi, on écoutait son *tacatac tacatac* depuis la chambre, puis le convoi s'engouffrait dans le tunnel juste après les ronces et les robiniers et on croyait qu'on ne mourrait jamais. Maintenant le vacarme du chantier a remplacé le chant des oiseaux, tous partis avec le rythme léger du train. Les ouvriers ont déferré la voie. Les pierres qui proviennent de la démolition du tunnel sont entassées comme après un éboulement et divisent le quartier en deux, barrant la route. On voit très bien les maisons de l'autre côté, parce que tous les arbres ont été coupés. Alors même qu'ils sont désormais hors d'atteinte, les bâtiments semblent s'être rapprochés. Seule, se détachant nettement sur la blancheur de l'immeuble où vit NoirNoir, subsiste la silhouette d'un petit arbre mort. NoirNoir est chez lui sans doute, au-delà de l'éboulement et des

panneaux d'interdiction, victime du même bruit constant, de l'aube à la nuit, après quoi c'est un silence d'église que seul crève le cri des corneilles. Le pire, ces derniers temps, c'est ce broyeur dans lequel une pelle mécanique déverse par l'une des ouvertures les pierres du tunnel, qui par l'autre ressortent en gravats plus fins tombant en monticule. Une autre pelleteuse ensuite charge un camion qui emporte vers un lieu inconnu ces restes inutilisables du déblai.

Je quitte le plus souvent possible mon trois pièces, chassée par le bruit du chantier et le paysage dévasté que j'aperçois de ma fenêtre. En général, je m'installe sur une terrasse au bord du lac, avec mon ordinateur portable. Je trie les photos sur lesquelles on voit les différentes étapes de réalisation de mes recettes de cuisine et rédige les textes. J'espère que mon bouquin trouvera un éditeur et que ma situation financière s'améliorera. Mais hier j'ai fait une pause, j'avais rendez-vous avec ma sœur au centre-ville et nous nous sommes promenées dans les magasins. Je l'ai accompagnée à la banque. L'établissement sponsorise une exposition de guerriers en terre cuite déterrés près du tombeau d'un empereur sanguinaire. Les statues ont veillé sur le tyran pendant des siècles, mais les voilà disséminées dans des musées à travers le monde. Clara a lu sur un dépliant que le mausolée lui-même n'avait pas encore été ouvert et exploré. Personne ne sait comment neutraliser le système ultrasophistiqué inventé par les ingénieurs de l'époque pour en interdire l'entrée. Selon un document ancien, le tombeau aménagé à l'intérieur de la montagne est

fabuleux. Un ciel de perles luit au-dessus d'une reproduction réduite du territoire de l'empire. On y retrouve les principales constellations. Mus par d'ingénieux systèmes, des fleuves de mercure circulent vers une mer intérieure. Le tombeau renferme des bâtiments administratifs et des palais qui regorgent de bijoux, d'ustensiles, de meubles. Des dispositifs mécaniques de défense enverront leurs flèches sur quiconque tentera de creuser un passage dans le flanc herbeux du promontoire. Les femmes de l'empereur l'ont accompagné au pays des morts. Une fois le cercueil descendu, une grande porte s'est refermée automatiquement sur les ouvriers et les artisans qui connaissaient les secrets du mausolée. Ils étaient piégés à l'intérieur. Avant les guichets, une hôtesse distribue aux clients des biscuits dans lesquels sont dissimulés des oracles. *Un ami est une route, un ennemi est un mur*, ai-je lu à voix haute sur la banderole de papier que contenait le gâteau. La sagesse chinoise conseillait à Clara de *faire trois fois le tour de sa chambre* avant d'en sortir, alors qu'elle est justement en train de déménager à la campagne. Le biscuit un peu sec m'a rappelé le goût des bricelets de notre enfance. Un délice... Comme les hosties, j'ai expliqué, les bricelets sont cuits entre deux plaques chauffantes dont les surfaces impriment sur la pâte un motif décoratif. Château de Chillon, touffe de gentianes ou d'edelweiss, ces dessins diffèrent d'une face à l'autre. Le bord circulaire du bricelet est légèrement irrégulier en raison des hasards de la cuisson. Souvent composée de crème, farine, sucre, la pâte prend en chauffant un aspect doré. On peut rouler les

bricellets comme de gros cigares vides, avant qu'ils ne refroidissent, ou les laisser tels quels. Nous avons évoqué les goûters du dimanche. On versait du thé dans des tasses en porcelaine peintes de petites roses. Une cousine plus âgée jouait du Chopin. Notre frère Tobie dormait dans sa poussette. J'hésitais à mordre dans la perfection solaire du bricellet de peur d'en abîmer le motif gravé à l'image de l'équilibre du monde, des rôles distribués à l'avance que ma sœur et moi, assises bien comme il faut dans nos petites robes de velours marine, ne songions pas à remettre en question.

La pelle mécanique ramasse un plein chargement de gravats, les soulève vers le ciel, les décombres tournent dans les airs comme une offrande, puis le bras métallique s'abaisse et les déverse d'un coup dans la benne et une poussière épaisse reste en suspension un long moment au-dessus de la route barrée. Les trajectoires des engins se croisent, se superposent, s'emmêlent, obéissant à une lente logique de destruction dont la vue d'ensemble se dérobe. J'entends les moteurs, les crissements des freins, les changements de vitesse, les variations de la pédale des gaz. Aucune voix, aucun cri, pourtant des hommes sont là, leurs corps encastrés dans les véhicules jaunes, aux prises avec la matière inerte, dans le couinement insistant des marches arrière. Clara prétend que le pire est pour bientôt, car ils vont installer une bétonnière, couler des murs et une dalle, creuser en taupe une immense station souterraine de verre et d'acier. On y trouvera des distributeurs, des boutiques de cravates, de chocolats, mais aucun banc pour s'asseoir. Ainsi tout va

continuer à changer et le souvenir de NoirNoir qui persiste à s'accrocher aux choses sera chassé un peu plus loin. Jusqu'ici, il a réussi à me surprendre, apparaissant comme un papillon sur le cendrier du balcon ou l'anse d'une tasse, ou alors, quand j'allume la radio, au hasard des paroles d'une chanson. Mais à présent, il commence à noircir, il noircit, il devient un trou, le trou roule de part et d'autre du chantier, il creuse dans le bruit des machines, puis il se décide, va dans ma tête, y reste des heures, traîne là comme un SDF, et je lui parle, je marche avec le trou derrière mon front de la fenêtre à la porte d'entrée, il est lourd, c'est bizarre pour un trou, est-ce que là-dedans, il y a NoirNoir? Il ne répond rien. Sors de là s'il te plaît. J'ai ôté le rideau qui nous faisait tout roses, changé l'abat-jour, car l'ancien, celui qui se balançait à chaque passage du train, s'était mis à tuer la lumière pour de bon et le train, celui qui entrait dans un tunnel dont il ressortait, celui qui passait tout droit sur sa ligne de fer, comme un trait pour souligner l'instant, le train n'existe plus. Maintenant j'ai une grosse lampe blanche en papier. On dirait un œuf de dinosaure.

Je parle toute seule, je parle tout le temps pour m'alléger du poids étrange du trou et je fais les cent pas dans la pièce, du lit au coin cuisine. Quand je n'en peux plus, je ne sais pas quelle heure il est. Il n'y a plus de bruit sur le chantier.

Aujourd'hui Tobie arrive tôt. Il est tout heureux du succès du concert qu'il a donné la veille, avec son groupe. Il raconte, sourit. Il ne voit pas le trou, alors je fais semblant de ne pas y penser et je

suis une actrice née. Nous allons à la campagne dans la nouvelle maison de Clara. Tobie pour une fois se montre patient, sa réussite le rend généreux, et je peux chercher mes clés longtemps, retrouver mon sac et encore, pendant qu'il fait les cent pas avec ses chaussures, j'imprime l'itinéraire. On ne plaisante pas avec la montagne. Il est bon de savoir où l'on va et d'anticiper sur le danger. Parfois des gens tombent dans des précipices. Même des habitués, des bergers, peuvent faire une mauvaise chute au moment où ils vont secourir une brebis égarée sur un rocher à pic. Mais Tobie prétend qu'en se perdant on peut trouver des trésors. Par exemple, en poursuivant un mouton, il se pourrait que l'on découvre, dans une grotte, un grand rouleau de cuivre avec des signes gravés. Et ceux-ci désigneraient l'emplacement de soixante trésors enterrés... La voiture roule, je ne sens plus le trou. Les comprimés ont dû faire leur effet, ou alors il est resté dans l'appartement. On distingue des chats au fond d'un pré sur la droite et des vaches à gauche dans les collines. Les vaches sont immobiles, on les croirait en plastique. Les chats aussi sont sans mouvement, mais eux ont l'air en vie, car tout, toujours, vibre dans le chat. Quand il guette, il reste en tension du bout des griffes à la pointe des oreilles. Dans son corps, sont comprimées des millions d'étincelles comme dans une petite bombe. J'aime ces animaux incandescents et magnifiques et qui sentent bon. Dans la grotte, au lieu d'un trésor, il pourrait y avoir une réserve de munitions, déclare Tobie. Mais que ferions-nous d'une réserve de munitions, dis-je, tandis que dans de nouveaux prés, de nouvelles

vaches se tiennent debout, placides, leurs poils plaqués, leurs yeux braqués au hasard sur l'herbage. J'aime les vaches aussi, leur mansuétude, leur mystère blanc et mousseux qui est l'inverse de tous les autres, noirs... Curieusement, cette pensée du noir a glissé avec une sorte de légèreté. On arrive. Tout le monde apporte quelque chose, aussi Clara n'a-t-elle fait qu'une salade et basta. Elle regrette que je n'aie pas confectionné ma charlotte, mais j'étais malade. Il y a déjà du monde. Il va falloir faire connaissance. Tobie sort fumer à tout bout de champ car il déteste les rituels sociaux. Un petit garçon m'explique de manière détaillée comment ne pas mourir à vélo sur les routes de campagne. On enfile, comme souvent, un pull en fin d'après-midi à la campagne. Je rejoins Tobie avant qu'il ne s'ennuie trop. On va faire un tour et on trouve des fraises. C'est bien meilleur de les manger une à une, dans une suite de petites extases au bord d'un sentier, plutôt qu'à table en les embrouillant toutes. Mais déjà Tobie m'entraîne vers un enclos. Des moutons nous regardent fixement. Je ne connais ces animaux, que par quelques stéréotypes que l'on m'a inculqués. Ils ont une coupe frisée et des favoris, un grand front. Un par un, ils montent sur une petite hauteur et nous dominent d'un air méditatif. Les moutons en suivent toujours un autre, c'est une des rares choses que je sais d'eux. Tobie m'en veut un peu d'être partie avant son concert, mais je l'avais déjà entendu trente-six fois avec son groupe. Les gens étaient debout, très serrés, c'est vrai que j'avais pensé à un troupeau. Les gens s'entassaient parfois formidablement. Cette particularité n'épuise

d'ailleurs absolument pas tout ce qu'il y a à savoir sur eux. Tobie et ses amis, lors de ce concert, ont reçu leur toute première ovation. Ovation vient d'*ovis* qui veut dire mouton en latin, car les généraux romains victorieux avaient coutume en rentrant triomphalement dans leur ville de sacrifier une brebis. Tobie hèle le spécimen le plus considérable du monticule, celui qui a eu le premier l'idée d'y grimper, et dont l'expression révèle une sagesse aussi modeste qu'ancestrale : Frère mouton ! Comme nous, tu connais le goût de l'eau fraîche, le parfum de l'herbe et des fleurs. Nous respirons le même air. Il y a plus de points communs entre nous que de différences et tu mérites l'immortalité, dit-il, lyrique. Nous tendons une tranche de pain que, dans son désintéressement, le mouton dédaigne. À moins qu'il refuse de reconnaître, sous cette apparence, le froment onduleux de ses terres... Le voilà qui nous donne une bonne leçon, à nouveau ! Nous saluons nos frères un par un. Je caresse la tête du plus petit. Nous nous retirons après avoir contemplé la pente qui file doucement vers le bas. Le pré va se coucher avec un bout de ciel orange et bleu qu'il tire sur lui comme une couverture. Retour chez Clara par le sentier des fraises. Même les erreurs étaient géniales, me glisse encore Tobie. À un moment le bassiste a pris un deuxième tour de solo au lieu de s'arrêter. Sax et guitare sont partis en même temps et trois impros entrelacées, c'était totalement inattendu. Tant mieux ! Il fallait en finir avec ces chorus qui vont les uns après les autres en se suivant comme les trois poules de la chanson. Lâchez le poulailler ! Lâchez le poulailler ! hurle-t-il,

avisant soudain une troupe d'oies derrière un treillis. Scandalisées, elles nous ont poursuivi bruyamment.

Le lendemain, un dimanche sans chantier, je me suis réveillée dans un silence absolu, sans le poids du trou noir. Peut-être que c'était parti. Une mouche tournoyait autour de la lampe neuve. Devais-je lui donner un nom ? Elle sortirait ainsi de la catégorie générale des mouches pour devenir unique. Mais la mouche est sortie par la fenêtre ouverte avant d'être apprivoisée. C'est alors que me dirigeant vers la cuisine, j'ai distingué dans l'ombre, au fond du salon, une silhouette trapue. Quelqu'un était installé dans le fauteuil en cuir. L'effroi est une sensation bizarre. Comme de traverser une mare visqueuse et glacée. Mais la pensée un peu incongrue qu'après tout personne n'utilisait jamais ce fauteuil m'a curieusement réconfortée. J'ai pris mon souffle pour demander à l'individu ce qu'il fichait là. Il ouvrait des yeux très ronds et paraissait aussi épouvanté que moi. Il portait un chapeau melon dont je n'étais pas en état de mesurer tout le ridicule et d'où dépassaient des mèches abondantes et frisées de cheveux argentés. Il m'a répondu qu'il n'en avait pas la moindre idée. Il venait de se réveiller dans cette pièce inconnue, alors qu'il aurait dû se trouver dans sa propre chambre à coucher où il était bien certain de s'être endormi la veille. Après une hésitation, j'ai choisi de le croire. Mon adresse, qu'il m'a demandée, a semblé le rassurer. Ce lieu existait bel et bien pour lui, il était déjà allé chez

l'urologue du 99. Cependant son propre domicile était éloigné de trois kilomètres environ... Avait-il été saisi par un long épisode de somnambulisme ? Il a admis avoir déjà été sujet à ce trouble, mais il n'avait jamais migré au-delà de son appartement. Il m'a indiqué cependant qu'il était déjà arrivé que des somnambules conduisent et même qu'ils commettent des viols ou des crimes. C'était très rare, mais la possibilité l'angoissait. Je lui ai proposé un café. L'homme s'appelait Maurice Leroy. Il était psychanalyste. Je me suis présentée, Marianne Lucas, cuisinière au chômage. Lorsqu'il ne soignait pas ses malades, l'homme écrivait des articles, donnait des conférences ou partait en écouter à l'autre bout du monde. Il avait travaillé récemment à une communication sur le thème du sacrifice. Je lui ai demandé quel était selon lui le rôle que ce rituel pouvait encore tenir dans notre vie moderne. Il m'a répondu que l'obéissance en était une forme. Ça m'a troublée, sans cependant me convaincre. Nous avons évoqué le bélier pris par les cornes dans un buisson touffu qu'Abraham avait trouvé à point nommé pour épargner Isaac. Aucun bruit ne s'élevait du chantier abandonné au soleil. Contrairement aux poètes qui doivent percer la croûte opaque du monde pour y trouver du sens, tout est signe pour le fou, disait Maurice Leroy. Et il a ajouté : Si j'étais fou, la première chose qui m'apparaîtrait, c'est que nos deux prénoms commencent par la même initiale. À quoi j'ai rétorqué sans réfléchir que, si j'étais folle, je verrais aussitôt que dans l'ordre, les lettres que nous avions en commun formaient le prénom de Marie.

Tobie à son habitude, était entré sans frapper et m'a fait sursauter. Il tenait un cornet de croissants. Tu parles toute seule ? a-t-il demandé depuis le seuil. J'ai regardé vers le fauteuil. Le café fumait encore dans la tasse que j'avais posée devant le psychanalyste au chapeau melon. Mais celui-ci avait disparu.

Je suis attirée par cette fenêtre comme par un aimant, il m'arrive de plus en plus souvent de contempler le chantier. Parfois j'ouvre en grand. Je laisse les sons envahir ma tête, les sourds et les stridents, les répétitifs et ceux qui n'ont lieu qu'une fois, chutes accidentelles, par exemple, ou collisions d'objets métalliques. Ils me surprennent par leur volume ou leur sonorité neuve, pendant que les machines progressent lentement sur leurs trajectoires habituelles. Dans la fenêtre d'en face, celle de l'appartement de NoirNoir, tremble maintenant un reflet auquel je parle à voix haute, comme si là se trouvait en substance réelle tout ce que les meubles, les fleurs du tapis ou la vaisselle ébréchée n'évoquent plus ici qu'en creux. On dirait que les objets ont perdu leur volume, qu'ils se sont aplatis ou évadés et que le phénomène s'étend peu à peu à la rue, aux maisons. Les vitrines de la pharmacie ou de l'agence de voyage semblent être devenues de simples surfaces, pareilles à ces villes peintes de cinéma que l'on trouve dans certains déserts. Sortir est inutile et c'est même une erreur fatale, ai-je constaté, car le phénomène gagne en étendue quand je quitte ma fenêtre. Et puis à l'extérieur, je remarque une hostilité croissante. La dernière fois

que je me suis retrouvée dans la rue, les gens me regardaient avec suspicion. Ils ne voyaient pas que le monde était en train de disparaître, aspiré par le trou, et j'ai compris qu'ils pensaient que j'avais perdu la raison. Un homme appelait sur son portable. Je me suis mise à courir. Il ne fallait surtout pas que l'on m'arrête. Depuis, j'ai renoncé à sortir de chez moi. Je suis à ma fenêtre. C'est à moi qu'il appartient de faire face, et pour résister, de parler sans relâche en direction du reflet derrière lequel je devine la silhouette longue de NoirNoir. Tout reste à comprendre, mais avant cela, il faut décrire. Je décris le chantier, et au-delà du chantier le reflet. J'y reconnais son allure un peu voûtée. Mais s'il n'y avait que cela, cette manière de se tenir, sans aucun corps ? Si NoirNoir était devenu une condensation de l'absence, absorbant peu à peu tout ce qui l'entoure ? Tobie m'a dit qu'il ne l'avait plus aperçu à la terrasse du café, qu'il aurait même quitté son travail et déménagé à l'étranger.

Parfois, quand je ne peux plus supporter le vacarme, ou quand il me devient impossible de m'exposer ainsi à découvert devant NoirNoir, je ferme la fenêtre. C'est alors comme dans un film dont on a coupé le son, un film sans intrigue, construit par de purs déplacements sur un plan fixe, auquel seul un spectateur bienveillant arriverait à inventer un sens. J'essaie de réfléchir. Je chantonne. Je pense à voix haute aux transformations, au temps surtout, à la substance dont il est fait. Aux journées claires d'autrefois. Pleines. Pleines de jour comme les arbres étaient pleins de bois avant qu'à l'ouverture du chantier on ne les

abatte. Et les murs étaient pleins de murs, les rivières d'eau, même les souterraines. Les journées étaient pleines de la substance des jours, on ne savait pas bien comment l'appeler, alors on disait que c'était des heures quand on regardait d'assez loin, des secondes si l'on se rapprochait. Et les journées étaient pleines de cette substance comme la montagne l'était de roche, si c'était une vraie montagne et non pas le tombeau d'un empereur mégalomane. Et la mer était emplie de sel et d'eau et de créatures, car elle était composite. Tout était absolument plein et maintenant il n'y plus que ce qui manque. Le trou est allé creuser dans le monde si bien rempli, je sais que ça va tomber, je crois percevoir le début de l'effondrement de ces lieux autrefois saturés de toutes sortes de séries et de collections mais où, plus rarement, quelque chose n'existait qu'à un seul exemplaire, pour étinceler sur la monotonie du reste. Ce trou noir est devenu stellaire, pareil à ceux qui dans l'espace absorbent tout : astronautes avec leur tenue, épaves de satellites, boulons, tournevis, drapeaux, canettes vides. Mais il faut rester et faire face. La maison tremble, les failles s'élargissent dans les murs porteurs, millimètre par millimètre. Elles s'allongent en zigzaguant. Celle qui dessine le contour de la porte d'entrée de mon appartement est un avertissement. Un jour ça cédera d'un coup. Par l'ouverture béante viendront s'engouffrer toute la poussière et le bruit.

Souvent il pleut, c'est un drôle d'été. Il ne s'agit pas de simples averses, mais de déluges, qui durent

des heures. Quand enfin le ciel s'épuise, les hommes reviennent sur le chantier. Ils luttent pour tenter d'ordonner les éléments du chaos. Casqués et gantés, ils déplacent des masses volumineuses, trempées, si floues qu'elles paraissent déteindre sur le paysage liquide du chantier, perdre leur consistance et se fondre en lui. Parfois quelque chose organise le désordre, parfois on reconnaît un geste, un homme scie une planche d'ombre, un autre se faufile dans un écartement de murailles brouillées, tous sont petits face à ce qui reste à emboîter, enrrouler, creuser, empiler, fragiles malgré leurs grosses têtes jaunes, le molleton des habits antichocs qui épaissit les corps. En voilà un, armé d'un jet puissant. L'eau pulvérise, inonde, repousse la boue qui recule en vague brune vers la limite invisible du terrain. Le métal des échafaudages semble se dissoudre, les seaux bavent, les outils, les machines se délayent. Les tentatives d'encerclement du chantier répandu en couleur pure se poursuivent jusqu'au soir.

Tobie insiste pour qu'on retourne chez Clara. Ça te ferait quelques jours de vacances, dit-il, tu ne sors même plus faire les courses. Il demande comment je supporte ce bruit, les marteaux-piqueurs. Les vitres tremblent. L'œuf de dinosaure à son tour a commencé à se balancer. Il se balance toute la journée. Je dois rester ici, ai-je répondu, j'ai du travail. J'écris un livre de recettes.

Si je dis la vérité, personne, pas même Tobie, ne me croira.

Le chantier est tout ce qui nous reste en commun à NoirNoir et à moi. Aujourd'hui, je connais

mon rôle, je sais que c'est à moi qu'incombe la mission de différer le moment où tout sera anéanti. Il me suffit de proférer, peu importe qu'elle soit vraie ou fausse, peu importe qu'elle soit insensée, une parole. Et de veiller pendant les longues heures où règne le vacarme des machines, face à la fenêtre où miroite l'ombre sans merci de NoirNoir, jusqu'à la fin du chantier.

ZONE INTERDITE

DEPUIS PEU, un curieux phénomène météorologique se manifeste dans la Zone Habitable. Par endroits, l'air s'épaissit et semble se coaguler en étranges blocs transparents. On voit les passants ralentir ou s'arrêter, l'air dérouté, comprenant trop tard qu'ils traversent l'une de ces masses d'air plus compact. D'abord ils éprouvent une sensation de froid, puis un étau se contracte autour de leur corps et les retient. Il faut des efforts considérables pour avancer et se dégager de cette emprise. La respiration est difficile : dans l'air modifié des blocs, les molécules agglutinées passent à peine les poumons.

Après avoir donné son dernier cours de la journée, Perrine est restée encore un moment dans la salle de danse. Longtemps elle n'a pas bougé, debout devant le miroir qui recouvre entièrement l'une des parois, mais la suite des gestes déjà naissait, dans l'immobilité. Un pied a quitté l'autre

sans bruit. En glissant, la pointe de ses orteils a dessiné un quart de cercle, puis un demi, puis un cercle entier. Son corps a pivoté. Elle a répété cette série deux fois. Enfin elle a ajouté les déplacements en diagonale et les sauts. La danse est maintenant animée et bondissante. Perrine tourbillonne, tombe sur la surface lisse, se relève. Le contact avec le sol lui a toujours rendu ses forces, elle est de la famille des oiseaux, du clan des nuages et de la pluie, elle appartient à la bande des écureuils, comme eux elle tourne en variant les vitesses, elle divise l'espace, le caresse et le strie, l'érafle, le débite en pièces. Lorsque la danse est terminée, elle prend quelques notes sur la chorégraphie dont elle vient de régler les derniers détails. Le vocabulaire codifié de ces descriptions magnifie la danse en la redoublant sur le papier. Elle dépose le cahier dans un casier qu'elle ne verrouille pas en partant. Elle sort. Quelques rues seulement la séparent du musée où elle a rendez-vous avec Francis.

À présent, Perrine entre dans le grand hall et se dirige vers le vestiaire. Elle ôte son manteau, mais levant le bras pour le suspendre à une patère elle observe que son geste est ralenti et maintenu en suspension par la texture anormalement dense de l'atmosphère. C'est la première fois qu'elle voit le phénomène se manifester dans un lieu fermé. Cependant en quelques secondes l'air s'assouplit à nouveau et elle abaisse sa main. La cote du peintre est au plus haut depuis son récent suicide et un dispositif de sécurité particulier a été mis en place. Perrine avance vers la porte sécurisée qui la sépare de la salle d'exposition, évitant les blocs en train de

se former. Elle sait les détecter par instinct, se rendre sensible tactilement à la moindre variation de température. Par une sorte d'intuition rythmique, elle est capable de deviner la disposition et l'espacement que les blocs adopteront selon la topographie. Une lumière dorée de fin d'après-midi éclaire le grand hall vitré. Au-delà des fenêtres, on distingue les immeubles ordinaires, le ciel vide. Finies les apparitions inexplicables qui terrifiaient la population une dizaine d'années auparavant. Personne jamais n'oubliera le temps où les anges avaient surgi. C'était juste après les pluies d'oiseaux morts qui avaient duré de longues semaines. Perrine était alors adolescente. Les anges, par groupes de deux ou trois, transportaient de lourdes croix de bois massif. Ils fondaient à vive allure sur les maisons. On pouvait craindre qu'ils défoncent les portes ou les fenêtres, qu'ils se servent de leur fardeau comme de béliers. Ils ne commirent finalement aucun acte violent, mais leur présence divisa la population en factions opposées. Les partisans du rationalisme parlèrent d'illusions d'optique, puis de phénomènes naturels dus au changement d'axe de rotation de la terre suite aux secousses sismiques qui avaient d'ailleurs rendu inhabitable une partie de la planète. Puis, quand ces hypothèses furent écartées, ils pensèrent à une nouvelle maladie ophtalmologique causée peut-être par les avancées de la technologie. D'autres préférèrent se référer à leurs sens : les anges étaient réels puisqu'on les voyait. Lors de rassemblements spirituels, on tenta d'interpréter leur présence. Les objets quotidiens se virent attribuer des pouvoirs

ou des dispositions morales. C'est à cette période que se multiplièrent les traités philosophiques et les romans concernant le rapport des choses et des hommes. Perrine lut tous les succès de l'époque : *Sincérité des Fenêtres*, *Les Larmes amères du robot Johnny*, et bien sûr aussi *Chair mutante* et *L'Éveillé*, personnage dont les aventures se poursuivaient sur plusieurs tomes. Dans ces ouvrages, les objets, devenus intelligents, s'animaient, menaçaient, se vengeaient. Ils utilisaient la séduction pour manipuler les humains.

Les anges disparurent aussi brutalement que le font certains symptômes, lorsque la maladie est déclarée.

Perrine glisse sur les dalles de marbre. Son parcours en zigzags entre les blocs est pour elle une sorte de jeu. Sur l'écran tactile fixé à côté de la porte, elle compose le code qui lui a été transmis par téléphone portable avec le courriel d'invitation. Le panneau métallique coulisse sur le côté en émettant un son flûté. L'espace que l'on découvre alors est vaste et blanc. Sous l'éclairage soigné, des silhouettes se déplacent devant de grandes peintures carrées. Francis n'est pas encore arrivé. Il a sans doute été retenu au check point, à la sortie du bureau. Depuis les fuites d'informations classées confidentielles, les contrôles se sont multipliés. Perrine contemple le premier tableau¹, sur la droite. Le ciel en occupe une grande partie. Il est

¹ Toutes les œuvres évoquées dans cette nouvelle sont inspirées du travail de l'artiste tessinoise Simonetta Martini.

traversé de longues traces vertes et orange. Au-dessous, la surface de la mer se décompose en lueurs obliques. Un groupe de personnages pauvrement vêtus a pris place à l'avant d'une barque qui occupe toute la largeur de la toile. Au premier plan, une petite fille a retiré ses chaussures. Sur ses genoux il y a un cornet en plastique fermé par une cordelette rose vif. La partie visible de la barque s'arrête, coupée net par le bord de la toile. Mais on peut imaginer que les lignes qui dessinent les flancs du bateau se prolongent invisibles dans la perspective de la salle et que l'univers peint se superpose à l'univers réel. Les spectateurs en train de déambuler sont-ils également des passagers de la barque? Même voyage, même destin incertain... Perrine aimerait que Francis arrive. Elle ne veut pas s'inquiéter. Les soldats ne trouveront rien. Le jeune informaticien sait laisser les traces qu'il faut – quoi de plus louche que leur absence totale aux yeux des autorités? – il sait aussi éviter celles qui pourraient être vraiment compromettantes. C'est pourquoi il lui a téléphoné vers midi, comme d'habitude. Ils ont échangé des banalités, parlé de leur rendez-vous, du peintre devenu subitement célèbre, mais aussi du réparateur qui le lendemain installera un écran mural supplémentaire dans leur appartement. En fait le technicien ne trouvera qu'une porte fermée à leur adresse.

Une étrange lumière émane des paysages du peintre Markus Wellington. Elle semble provenir de derrière les toiles leur conférant une profondeur vibrante. L'impression de réalité qui se dégage des paysages relègue dans un brouillard vague la galerie

parcourue d'ombres hésitantes. Les murs paraissent se dissoudre. Dans les déserts du peintre, dans ses forêts neigeuses, le long de ses fleuves sinueux, bêtes et humains sont en transhumance. Enfin Francis arrive. De fait il n'a pas été retenu par une fouille. Une manifestation de soutien à un employé de la Compagnie des Télécommunications bloquait le centre-ville. Cet homme avait rendu publiques les listes d'écoute des services secrets en les communiquant à un journaliste indépendant. Perrine a lu l'article en question. On aurait dit le début d'un roman d'aventure. Le reporter racontait sa rencontre avec l'ancien employé qui vivait dans la clandestinité. Le fugitif avait pris contact par téléphone. Quand le journaliste était arrivé dans la cafétéria animée où ils avaient rendez-vous, le lanceur d'alerte disposait la septième pièce d'un jeu de tangram sur la table, complétant un polygone en forme de cerf-volant : c'était le signe de reconnaissance dont ils étaient convenus.

La fuite de l'homme est suivie dans les médias, étape par étape. Dès qu'il arrive dans une nouvelle ville, un nouveau pays, il donne une conférence de presse. Aucun gouvernement ne lui octroie de droit d'asile, si bien qu'il doit disparaître rapidement pour ne pas être capturé. Perrine et Francis, c'est vers le sud qu'ils partiront cette nuit, personnes ordinaires qui jusque-là se sont contentées de survivre, d'esquiver. Ils ne peuvent plus supporter la surveillance constante dont ils font l'objet, un sentiment d'enfermement et d'angoisse s'est emparé d'eux.

Au moment où ils quittent la galerie, la nuit arrive par le côté, comme un rideau qu'on tire. Sa fraîcheur semble avoir réduit la taille et le nombre des blocs. Ils s'installent dans leur automobile et démarrent. Dans un premier temps, ils roulent jusqu'à la Ceinture Périphérique. Leur trajet est enregistré par la vidéosurveillance et les images transmises en temps réel à une base de données biométriques. C'est pourquoi ils ne prennent pas la peine de masquer les plaques d'immatriculation. De toute manière, les Services croulent sous le flux des données et on n'ira pas les chercher avant d'avoir remarqué leur absence au travail. Au-delà de la Ceinture, le système est moins performant et, une fois dans la Zone Interdite, ils disparaîtront des circuits. Ils stoppent une dernière fois pour acheter des provisions et faire le plein d'essence. Perrine traficote le GPS, qui s'éteint. Francis prend le volant. Elle s'endort rapidement. Elle rêve qu'elle se trouve dans la salle de danse. Du sol ciré surgit la tête d'un crapaud. Elle l'empêche de sortir en l'enfonçant, de la pointe du pied, dans le parquet. Il disparaît, mais tente de ressortir un peu plus loin. Elle l'écrase à nouveau. Il recommence, mais devient prévisible. Perrine est plus rapide que lui et il finit par se décourager. Perrine s'approche du grand miroir. Elle souffle, voit la buée puis recule avec un geste du bras, comme pour écarter un voile, un voile de mariée, et voilà qu'il y a un voile. Encombrant, il se rabat à nouveau sur son visage. Les tulles s'obstinent, reviennent, descendent en plis mous jusqu'à ses pieds. Ils enveloppent Perrine, l'entravent. Heureusement que ce n'est pas de

la boue... Pourtant, on dirait... oui... La robe de mariée est faite entièrement de boue. Une boue élastique qui forme des fronces, des pinces, des godets. Une longue traîne de boue prolonge la robe à l'arrière, la boue se répand, envahit peu à peu la salle. Fleurs et rubans de boue ligotent Perrine et lui coulent sur le corps. Les pans de la robe semblent se dilater, se refermer, ils lui montent au visage comme des espèces de langues. Elle souffle pour s'en débarrasser, essaye de toutes ses forces de chasser la boue qui se presse. Elle ne peut plus respirer. Perrine suffoque, cherche l'air, s'accroche aux mots, mais ils ont presque tous disparu, elle ne sait plus distinguer la droite et la gauche, il n'y a plus ni haut ni bas... Juste avant de mourir, elle se réveille. Ils ont passé la Limite. Ils jettent les smartphones dans la rivière et poursuivent phares éteints, bien qu'il soit improbable qu'on envoie des hélicos à leurs trousseaux. Pendant la descente du col, ils stoppent le moteur. La route est mangée d'herbes, il y a des trous pleins d'eau. Le jour se lève sur la Zone Interdite. Un jour doré. Ils traversent des villages déserts. Les arbres ont poussé dans les maisons, défoncé toits et fenêtres. Ils laissent la voiture, juste avant qu'elle tombe en panne, dans un parking abandonné où rouillent de vieux tracteurs. Des modèles obsolètes de caméras de surveillance pendent à demi arrachées des murs. Ils continuent à pied, avec leur sac à dos. Ils ont de l'eau et des provisions pour une journée. Ils marchent quelques heures à travers une épaisse végétation puis font une pause au pied d'un arbre immense. Perrine n'arrive pas à faire le tour du

tronc cuivré avec ses bras. Elle est de la couleur de l'arbre qui est de la couleur de la roche, elle est de la couleur du ciel. Tout semble sans mouvement, mais en vérité l'arbre pousse vers le haut, de toutes ses fibres. Il y a des biches autour de Francis, des faons. Toutes sortes d'oiseaux dans les arbres. Derrière le jeune homme, l'eau d'un étang brille bizarrement. Le soleil est très haut, sur la forêt, sur le grand champ en contrebas où le vent, par vagues, couche les longues herbes jaunes.

Ce même jour, on a vu errer dans les rues de la ville la femme du peintre Markus Wellington. Elle marchait. Ça fait des jours qu'elle marche. Depuis que Markus s'est flingué. Son pas est rapide, mécanique. Elle se rend aux endroits qu'elle fréquentait avec son mari. Il n'existe plus pour elle d'autres lieux. Elle fait donc toujours le même circuit. Elle force à travers les blocs comme si de rien n'était, descend le long des parcs qui forment deux triangles verts dont les pointes se touchent et débouche sur une place devant la cathédrale. Elle la traverse et passe dans un goulet entre deux maisons. Sur l'une des façades figure un nouveau graffiti *Amour et Anarchie* parce que c'est le seul endroit encore en dehors du champ des caméras. Elle arrive sur les quais et marche au bord du lac. Les cygnes glissent, leurs ailes repliées comme des corbeilles vides. Elle remonte à travers la ville rose. Elle entre dans la galerie. Les gens vont vers elle. Ils chuchotent quelque chose. Ils posent une main sur son bras. Elle s'arrête devant le dernier tableau. Wellington y a représenté la migration des oies sauvages dans un ciel brillant de gel que la nuit, à cette altitude, rend bleu.

Quand elle quitte la salle, il y a encore quelques personnes devant le tableau des Amoureux. La femme du peintre Markus Wellington n'y jette qu'un rapide coup d'œil. À l'atelier, il l'avait déroulé un jour à ses pieds. Les couleurs en étaient vives et réalistes. Mais depuis, il a passé sur la toile une nouvelle couche homogène, un jaune safran transparent. La femme et l'homme sont nus, assis face à face en plein champ. Au-dessus d'eux les collines et le ciel composent une frise. Dans cette lumière d'or qui semble venir de très loin, les corps et les blés sauvages sont tellement confondus qu'ils semblent déjà avoir été dématérialisés.